

# *Non, il ne faut pas foncer tête baissée*

Dans le numéro du 18 novembre de « Coopération Pédagogique », Corsaut, responsable de la Commission des classes uniques, cite l'expérience assez décevante d'un jeune camarade qui, après avoir foncé tête baissée dans nos techniques, a dû, devant le mécontentement des parents, faire marche arrière et qui aujourd'hui reconnaît avoir abandonné une partie de nos

techniques, avouant même qu'il sortira péniblement un journal tous les trois mois. J'ai cru devoir rassurer les camarades par une note que j'ai ajoutée au Bulletin. Mais je crois qu'il est nécessaire de revenir encore sur cette importante question.

Le désir des jeunes qui lisent le compte rendu de nos travaux dans nos Ecoles modernes, ou qui ont pu visiter une de ces écoles, est inévitablement de sortir le plus vite possible d'une scolastique dont ils sentent d'instinct toute l'insuffisance et de marcher vers la vie. Comme le désir d'un jeune paysan qui a vu travailler une ferme motorisée est de pouvoir travailler au plus tôt selon des méthodes similaires. Mais encore faut-il que le jeune paysan puisse acquérir les machines, ou s'initier aux techniques de travail sans lesquelles ses rêves ne deviendront jamais réalité. Et si, parce qu'il a vu pratiquer un système de taille des arbres qui assure une bonne récolte, il se mettait à couper les branches à sa fantaisie, il risquerait de regretter, certes, de ne s'en être pas tenu aux tailles qu'on lui avait apprises et auxquelles il retournera, dépité de ses essais vers les méthodes modernes.

Le jeune instituteur ne doit pas non plus abandonner, par toquade, des méthodes de travail auxquelles il a été malgré tout initié et qui donnent au moins 20 % de résultat, pour se lancer, sans préparation ni initiation ni matériel, vers des techniques qui ne lui donneront que dix pour cent ou même un résultat négatif avec beaucoup de désordre et d'énerverment.

On me dit parfois : « Mais ne nous as-tu pas donné l'exemple ? »

Non, pas cet exemple. Je n'ai modifié mon enseignement que le jour où j'ai introduit l'imprimerie dans ma petite école de Bar-sur-Loup. Et, à l'origine, elle n'était qu'un accident dans le déroulement traditionnel de la classe. C'est parce qu'elle s'est révélée bien vite comme grosse de possibilités pédagogiques insoupçonnées qu'elle a pris chaque jour de l'importance. Et ce n'est que le jour où les échanges nous ont apporté de très nombreuses lectures motivées que le manuel de lecture a disparu parce qu'il n'avait plus d'utilité, comme ce n'est que lorsque j'ai eu dans ma classe des Fichiers autocorrectifs que les manuels de calcul ont été eux aussi dépassés. Le F.S.C. a remplacé ensuite progressivement les manuels de géographie, d'histoire et, en partie, de sciences. Mais nous reconnaissons humblement que, pour ce qui concerne notamment histoire et sciences, nous avons à peine amorcé le matériel nécessaire et que nous sommes bien souvent encore obligés d'avoir recours aux manuels courants.

Je ne répéterai jamais assez : la modernisation de notre enseignement ne se fera pas par le verbiage mais par le travail. Et le travail suppose des outils et une technique d'emploi de ces outils. Vous mettez la charrue avant les

bœufs si vous pensez réaliser l'Ecole moderne sans matériel et sans technique. Notre but n'est point de mettre spectaculairement en valeur une méthode à laquelle nous attribuerons toutes les vertus et qui nous permettrait de partir dangereusement en pointe, au risque de nous égarer et de rebrousser chemin dans le désordre et le découragement. Nous voulons l'amélioration sûre et définitive de nos conditions de travail et nous y pourvoyons méthodiquement, expérimentalement, pratiquement, lentement peut-être mais sûrement. Il n'y a qu'à voir la courbe sans cesse ascendante de notre mouvement et la stabilité des adhérents qui s'agglomèrent chaque année plus nombreux autour des vieux chevronnés qui n'accepteraient plus de reprendre le travail selon les anciennes techniques.

Nous conseillons donc aux jeunes : ne vous lancez qu'avec prudence dans nos techniques si vous ne pouvez pour l'instant acquérir aucun outil de travail pour la modernisation de votre école. Le texte libre lui-même, qui est recommandé aujourd'hui officiellement dans toutes les classes, est délicat à manœuvrer et risque de dégénérer en scolastique s'il n'est soutenu et motivé par l'imprimerie à l'école, ou le limographe, le journal scolaire et les échanges qui permettent de dépasser le milieu scolaire pour gagner le large champ de la vie ambiante. Vous pouvez avoir de graves déconvenues qui vous arrêteront peut-être sur la voie où vous étiez partis avec tant d'enthousiasme, si vous pensez travailler sans des outils adéquats, avec la seule magie de l'écrit ou du verbe.

Mais constituez une coopérative scolaire ; tâchez d'acquérir au moins un limographe CEL à 3.500 fr., ou peut-être seulement un tamponlimo CEL avec lesquels vous polygraphierez chaque jour un texte libre d'enfants. Vous aurez votre premier journal scolaire que vous échangerez avec le journal scolaire d'autres écoles.

Ce faisant, vous aurez une réalisation qui sera un solide et définitif point de départ et qui comptera dans votre vie d'éducateur. Ce sera la première pierre de l'édifice nouveau que vous irez montant et perfectionnant. Et gardez-vous de prétendre le monter et le perfectionner par le verbiage. Une maison ne se monte pas avec des paroles ou des promesses, mais avec des pierres et du mortier.

Vous achèterez ensuite une imprimerie. Vous constituerez vos fichiers...

Nous ne vous dirons pas : autour du texte libre élu, formant centre d'intérêts, organisez l'exploitation pédagogique des complexes. Cette exploitation pédagogique suppose une documentation abondante et souple. Si vous n'avez pas encore vos fichiers, si vous n'avez pas un Dictionnaire-Index classant vos richesses, ne vous aventurez qu'avec la plus extrême prudence dans la voie de cette exploitation pédagogique.

Des camarades m'ont écrit parfois comme pour s'excuser de n'avoir pas encore renouvelé, par une exploitation intelligente, leur enseignement du calcul, de l'histoire et des sciences. Nous non plus nous n'avons pas encore renouvelé cet enseignement parce que nous commençons seulement à produire le matériel qui nous permettra cette exploitation : problèmes vivants, textes chiffrés, batterie complète de fichiers auto-correctifs, fiches d'histoire locale, régionale ou nationale, matériel d'expérimentation scientifique sans lequel l'enseignement des sciences ne sera jamais qu'un illusoire verbiage.

Et alors, en attendant que nous ayons coopérativement réalisé ces outils et les modes d'emploi correspondants, nous préférons parfois nous en tenir aux méthodes de la scolastique traditionnelle, que nous vivifions de notre mieux, mais en sachant que nous ne faisons ainsi que du travail à 10 ou 20 %, en attendant de produire du 80 ou du 100 %.

Qu'on ne nous accuse point d'être ainsi des rabatteurs d'enthousiasme. Nous sommes des réalistes parce que nous sommes des instituteurs qui ne nous nourrissons pas d'idéal mais de réalités. Et nous savons qu'on ne construit rien de définitif sur l'illusion et sur l'erreur. Nous cherchons d'abord la vérité, même si elle n'est pas toujours conforme à nos désirs. Et c'est ensuite sur cette vérité que nous montons, en artisans consciencieux, sans promesses et sans réclame, un édifice définitif qu'il nous suffit de parfaire expérimentalement. Le travail des champs par la charrue polysoc est un progrès sur l'ère de l'araire de bois. L'expression libre par l'Imprimerie à l'Ecole, le journal scolaire et les échanges, l'exploitation des complexes par les fichiers et la Bibliothèque de travail sont un progrès certain sur l'ère des manuels scolaires, des devoirs et des leçons.

Et c'est pourquoi nos techniques influencent inéluctablement et marquent déjà l'éducation populaire de notre pays.

Que les bons ouvriers continuent leur besogne. — C, F.